

LES AMIS DES ARCHIVES

de la Haute-Garonne



11-14, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE
Tél. le mercredi après-midi : 05.62.26.85.72
Site internet de l'association : www.2a31.net
E-mail de l'association : amis.archives@laposte.net

Tél. Archives départementales : 05.34.31.19.70
Fax : 05.34.31.19.71
Site internet : www.archives.cg31.fr
E-mail : archives@cg31.fr

PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 150

(SUPPLÉMENT A LA « LETTRE DES AMIS » N° 218 du 30 avril 2006)

À la recherche des historiens du Sud-Ouest, une histoire tricentenaire

par M. Christian AMALVI,
Université Paul-Valéry-Montpellier-III

Dîner-débat
organisé par
Les Amis des Archives de la Haute-Garonne,
le 29 novembre 2005,

À la recherche des historiens du Sud-Ouest, une histoire tricentenaire

Charles Samaran, né dans le Gers en 1879, y est décédé cent trois ans plus tard en 1982. De plus, comme par sa mère, qui « avait été élevée par une vieille tante qui se souvenait fort bien d'avoir vu en 1793 les soldats de la République sonder les meules de paille à coups de baïonnette pour en débusquer les aristocrates ou prétendus tels¹ », sa mémoire familiale directe remontait à l'Ancien Régime, son cas nous servira en quelque sorte de fil conducteur dans notre enquête sur les historiens du Sud-Ouest, de l'âge classique à la fin du XX^e siècle.

Reconnaissons d'emblée que, dans l'espace comme dans le temps, ce travail ne prétend ni à la stricte rigueur méthodologique ni à l'exhaustivité documentaire exigées de l'universitaire, mais qu'il relève davantage de l'essai subjectif que de la recherche scientifique. Le grand Sud-Ouest, qui sert ici de cadre topographique commode, s'étend en effet de manière un peu impressionniste, à l'ouest, des terres aquitaines de La Réole, où naquit Paul Ourliac, jusqu'au diocèse de Narbonne en Languedoc, à l'est, d'où était originaire Bernard de Montfaucon. Au nord, la frontière imaginaire du Sud-Ouest est fixée à l'Aveyron, patrie d'Amans Monteil, de Jean-Auguste Brutails et de Jacques Monfrin, et, au sud, à l'Ariège, où est né Napoléon Peyrat. Toulouse, où nombre de nos auteurs ont fait leurs études secondaires et parfois l'apprentissage du métier de chercheur, constitue un foyer d'accueil attirant comme un puissant aimant culturel les talents intellectuels de cette région. Sur le plan chronologique, le point de départ correspond à la fin du XVII^e siècle, qui vit les Mauristes contribuer à dessiner les contours d'une République des savants transcendant à l'échelle européenne, après les horreurs de la Guerre de Trente ans, les clivages nés de l'antagonisme de la Réforme et de la Contre-Réforme. Le point d'arrivée coïncide avec le rayonnement international de l'École des Annales, qui, à travers l'œuvre inspirée d'Alphonse Dupront, a proposé un subtil tableau des mentalités collectives de l'Europe des temps modernes.

Mon article s'articule autour de trois parties complémentaires : une brève présentation du *Dictionnaire* d'où sont extraites les notices des savants du Sud-Ouest ; une analyse synthétique de l'œuvre des historiens eux-mêmes ; enfin une interrogation récurrente que l'on peut ainsi formuler : le rassemblement de ces personnalités est-il purement fortuit, circonstanciel, et donc incapable de nous fournir des matériaux de portée générale, ou au contraire, permet-il de dégager quelques tendances propres à l'historiographie du Sud-Ouest, et, dans ces conditions, lesquelles ?

1. L'entreprise du *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones*

Paru à l'automne 2004 à la Boutique de l'Histoire, librairie domiciliée au 24 rue des Écoles au Quartier latin, ce recueil biographique collectif, qui s'inspire des grands chantiers publiés par Christophe Charle, rassemble 350 notices consacrées à des historiens français et francophones. Les critères de sélection sont les suivants : afin d'éviter les polémiques suscitées par le stimulant *Dictionnaire des intellectuels français* de Jacques Julliard et Michel Winock (Éditions du Seuil, 1996) qui répertorie maîtres disparus et figures de proue vivantes, le *Dictionnaire biographique des historiens* ne prend en compte que des personnalités décédées, dont l'œuvre – à l'exception notable de publications posthumes, comme celles d'Alphonse Dupront – est achevée et connue. D'autre part, ce n'est pas la notoriété universitaire, qui constitue l'élément exclusif du choix, même si les universitaires représentent

1 Charles SAMARAN, *Enfance et jeunesse d'un centenaire*, Paris, Commission du Vieux Paris, 1979, p. 9-10.

dans les « troupes » ainsi mobilisés la cohorte la plus importante, mais le *rayonnement* national, voire international d'une œuvre publiée, le plus souvent, dans le cadre de l'enseignement supérieur, mais qui peut appartenir aussi au registre de l'érudition pure, ou encore plus rarement à celui de la vulgarisation populaire. Bref, pour appartenir à cette Encyclopédie, il faut en quelque sorte présenter ses papiers d'histoire en règle, ou plutôt des papiers faisant autorité en matière historique auprès du public le plus varié, celui de la corporation des spécialistes les plus pointus, celui de l'*Alma mater*, enfin celui des lecteurs passionnés du passé. Les recherches de Charles Samaran, Paul Ourliac et Jacques Monfrin relèvent de la première catégorie ; ceux de Jacques Godechot, Philippe Wolff et Alphonse Dupront de la seconde ; ceux de Jacques Madaule illustrent la troisième.

Ce *Dictionnaire* est à double titre une œuvre collective : il inventorie en effet, dans une longue durée chronologique qui court du Moyen Age au Temps présent, 350 noms représentatifs du *Territoire de l'historien*, et il résulte lui-même du travail des meilleurs spécialistes français de la question, auxquels je tiens à rendre ici le plus vif hommage : sans leur contribution, le *Dictionnaire* n'existerait tout simplement pas.

Enfin, ayant privilégié des critères de sélection aussi objectifs et neutres que possible, il est évident que le corpus des noms ainsi retenus, n'est le fruit d'aucun « dosage » à caractère géographique, qui serait destiné à garantir une représentation plus ou moins équilibrée des différentes régions de France et de Navarre. Écrire le présent article fut donc pour moi l'occasion de découvrir le *Dictionnaire*, dont j'assume seul le résultat final, avec ses inévitables lacunes, sous un angle totalement inattendu. Voici donc, dans un ordre strictement alphabétique, la liste des dix-neuf auteurs associés au grand Sud-Ouest, avec le nom du rédacteur de la notice du *Dictionnaire* :

- Jean-Auguste Brutails (Viviez, 1859 - Bordeaux, 1926) par Louis Bergès.
- Jean-François Champollion (Figeac, 1790 – Paris, 1832) par Sydney-H. Aufrère.
- Alphonse Dupront (Condom, 1905 – Paris, 1990) par Dominique Iogna-Prat.
- Jacques Godechot (Lunéville, 1908 – Toulouse, 1989) par Charles-Olivier Carbonell.
- Jean Guiraud (Quillan, 1866 - Paris, 1953) par Jean-Louis Biget.
- Jean Jaurès (Castres, 1859 – Paris, 1914) par Vincent Duclert.
- Jacques Madaule (Castelnaudary, 1898 – Issy-les-Moulineaux, 1993) par Jean-Louis Clément.
- Auguste Molinier (Toulouse, 1851 – Paris, 1904) par Patrick Cabanel.
- Émile Molinier (Nantes, 1857 – Paris, 1906) par Patrick Cabanel.
- Jacques Monfrin (Decazeville, 1924 – Paris, 1998) par Olivier Guyotjeannin.
- Amans Monteil (Rodez, 1769 – Rodez, 1850) par Sophie-Anne Leterrier.
- Bernard de Montfaucon (Soulatgé, 1655 – Paris, 1741) par Henri Michel.
- René Nelli (Carcassonne, 1906 – Carcassonne, 1982) par Anne Brenon
- Paul Ourliac (La Réole, 1911 – Toulouse, 1998) par Louis Bergès.
- Napoléon Peyrat (les Bordes-sur-Arize, 1809 – Saint-Germain-en-Laye, 1881) par Patrick Cabanel.
- Charles Samaran (Cravençères-l'Hôpital, 1879 – Nogaro, 1982) par Louis Bergès.
- Dom Joseph Vaissète (Gaillac, 1685 – Paris, 1756) par Henri Michel.
- Dom Claude de Vic (Sorèze, 1670 – Paris, 1734) par Henri Michel.
- Philippe Wolff (Montmorency, 1913 – Andorre, 2001) par Daniel Le Blévec.

2. Une histoire vivante dans le Grand Sud

Si dans seize cas sur dix-neuf, nous étudions des personnes nées et ayant grandi dans le Sud-Ouest, dans trois cas nous sommes en présence de figures nées loin des terres méridionales, mais ayant néanmoins accompli l'essentiel de leur carrière universitaire à Toulouse, et surtout dont l'œuvre scientifique demeure étroitement liée au Midi : Émile Molinier, né à Nantes, mais professeur à la faculté des lettres de Toulouse ; Jacques Godechot, lorrain, doyen de la faculté des lettres de Toulouse de 1961 à 1971 ; enfin Philippe Wolff, né en Île-de-France, qui a été pendant plus d'un demi-siècle, à Toulouse, un des maîtres de l'histoire méridionale. Il me semble d'autant plus légitime d'avoir accordé une si grande place à ces trois personnalités qu'ils ont souvent joué dans l'élaboration d'une historiographie méridionale novatrice à l'échelle européenne un rôle beaucoup plus actif que des historiens natifs du Sud-Ouest, mais dont les centres d'intérêt n'ont eu par la suite aucun rapport direct avec leurs origines géographiques, comme c'est le cas d'Alphonse Dupront.

Pour rendre compte du travail accompli par ces dix-neuf personnages, je n'ai ni repris l'ordre alphabétique rigoureux du Dictionnaire, ni égrené, dans une perspective chronologique, une liste de noms isolés les uns des autres, mais délibérément choisi de présenter ces dix-neuf noms dans le cadre de sept générations successives. Cette classification me semble, malgré ses défauts, moins artificielle que les deux autres.

La génération de l'âge classique : XVII^e – XVIII^e siècle

C'est celle à laquelle appartiennent Bernard de Montfaucon, dom Claude de Vic et dom Joseph Vaissète. Tous trois, après de fortes études ou un passage au couvent de la Daurade, illustrent à la perfection, dans le Midi, à Rome ou à Paris, le renouveau de l'érudition bénédictine opéré par les Mauristes. En appliquant les règles rigoureuses mises au point par Mabillon dans son *De Re diplomatica* (1681) pour établir l'authenticité des documents, dom Claude de Vic et dom Joseph Vaissète publient un monument d'érudition, l'*Histoire générale du Languedoc*, qui reste encore aujourd'hui pour les historiens de la province un instrument de travail irremplaçable.

La génération contemporaine des bouleversements révolutionnaires : 1790-1830

Né la même année que Bonaparte en 1769, Amans Monteil semble dresser dans son œuvre, publiée en dix volumes de 1829 à 1839, *Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles*, une sorte de bilan social de l'Ancien Régime, à laquelle ses contemporains n'ont guère accordé l'attention qu'elle méritait. Seul Balzac, dans sa préface à la *Comédie humaine*, a rendu hommage à Amans Monteil, dont l'œuvre esquisse avec talent une *Histoire des mœurs des Français*.

La génération romantique : 1830-1870

Dans des registres très différents, voire opposés, Jean-François Champollion (1790-1832) et Napoléon Peyrat (1809-1881) peuvent à juste titre l'illustrer. Le premier, enfant précoce, maîtrisant très jeune un savoir vertigineux, invente au prix de mille difficultés une science neuve, l'égyptologie, en déchiffrant les hiéroglyphes. Mort prématurément, épuisé par ses travaux, à peine âgé de quarante-deux ans, il représente, aux yeux de la génération romantique de 1830, le génie, longtemps incompris de ses contemporains, qui se sacrifie délibérément pour une juste cause, celle des progrès scientifiques de l'Humanité.

Si Champollion incarne, par son destin brisé trop jeune, un héros romantique comparable à Chopin, Napoléon Peyrat appartient à la génération romantique par une œuvre plus poétique et visionnaire qu'historique, fort peu rigoureuse sur le plan méthodologique, mais qui a

contribué à conférer à la nation méridionale une histoire légendaire, qui doit beaucoup à Michelet, reposant sur deux épisodes fondateurs : le phénomène albigeois et la Réforme, qu'il unit fiévreusement dans une même généalogie mythologique : *l'Histoire des pasteurs du désert* (1842) et *l'Histoire des Albigeois* (1870-1882).

La génération mêlée aux combats pour l'érudition : 1870-1914

En réaction aux fantasmes d'un Napoléon Peyrat, les savants actifs dans la seconde moitié du XIX^e siècle substituent progressivement dans les études supérieures la rigoureuse méthode philologique d'analyse des sources, mise au point par Mabillon au XVII^e siècle et perfectionnée au XIX^e siècle par les érudits d'outre-Rhin, à la rhétorique creuse des universitaires. Pour l'histoire médiévale méridionale, les frères Molinier, même s'ils appartiennent, comme Napoléon Peyrat à la religion réformée, sont, sur le plan méthodologique, plus proches de dom de Vic et dom Vaissète, que du prophète lyrique de *l'Histoire des pasteurs du désert*. Quant à Brutails, modeste archiviste-paléographe formé à l'École des Chartes, il donne à l'archéologie régionale ses lettres de noblesse sur le plan scientifique et introduit les sciences auxiliaires de l'histoire – paléographie et diplomatique – dans une université de province (Bordeaux).

On pourrait *a priori* penser que Jean Jaurès, brillant orateur méridional à la Chambre des députés, n'est guère à sa place aux côtés d'humbles érudits hostiles par nature aux effets de manche, mais qu'il devrait plus justement figurer dans la descendance romantique d'un Napoléon Peyrat. Or son intervention efficace en faveur de la réhabilitation du capitaine Dreyfus et son travail d'historien de la Révolution française démontrent tout le contraire. C'est en effet en positiviste averti que Jean Jaurès, dans *Les Preuves*, série d'articles parus en 1898 dans *La Petite République*, démonte implacablement l'imposture des antidreyfusards. D'autre part, pour répondre à la commande de l'éditeur Rouff d'une *Histoire collective de la France contemporaine*, qui devint *l'Histoire socialiste de la Révolution française (1789-1900)*, Jean Jaurès a dépouillé, en historien consciencieux, une immense documentation, qui fait de lui - comme l'a montré du reste Jacques Godechot dans *Un jury pour la Révolution* (R. Laffont, 1974) - un authentique historien de la Révolution française. En outre, vice-président de la Chambre des députés en 1903, Jaurès est à l'origine de la création de la *Commission d'histoire de la Révolution française* au sein du *Comité des Travaux historiques et scientifiques*, dite *Commission Jaurès*, qui fonctionne jusqu'en 2000.

La génération de l'érudition au pouvoir : 1920-1950

Charles Samaran (1879-1982), formé à l'École des Chartes, et Jean Guiraud (1866-1953), ancien élève de l'École normale supérieure, représentent, chacun à leur manière, les deux faces de l'érudition, qui s'imposent de manière complémentaire dans les institutions de la recherche et de l'enseignement supérieur en France dans la première moitié du XX^e siècle : celle des chartistes dans les archives, les bibliothèques, l'École pratique des Hautes Études ; celle des normaliens dans les universités. Le premier a gravi tous les échelons de la carrière d'un conservateur, puis tous les degrés du *cursus honorum* du parfait savant : ancien élève de l'École française de Rome, conservateur aux Archives nationales, directeur de recherches à l'École pratique des Hautes Études, professeur à l'École des Chartes, directeur des Archives nationales dans une période particulièrement tragique (1942-1944), où il s'est comporté honorablement, enfin membre de l'Institut. La célébration de son centième anniversaire en 1979 apparaît comme une consécration officielle de la méthode chartiste qu'il a, face à Lucien Febvre et à l'École des Annales, incarnée jusqu'à la caricature.

Quant à Jean Guiraud, lui aussi ancien élève de l'École française de Rome, professeur à la faculté des lettres de Besançon, il a mis toutes les ressources de son érudition au service d'une

histoire, qui se voulait impartiale, de la France méridionale, mais dont nous verrons plus loin qu'elle était fortement conditionnée par les croyances et les préjugés religieux du personnage et de son temps...

La génération du dépassement de l'érudition : 1950-1975

Cinq noms apparaissent ici qui, en apparence, ne possèdent guère de traits communs en dehors du fait qu'ils sont nés à des dates rapprochées, entre 1905 et 1914 : Alphonse Dupront (1905-1990) ; René Nelli (1906-1982) ; Jacques Godechot (1908-1989) ; Paul Ourliac (1911-1998) et Philippe Wolff (1913-2001). Dans leur cas, on ne peut même pas invoquer des origines géographiques communes puisque Jacques Godechot est lorrain et Philippe Wolff francilien. Si l'on veut donc dégager absolument de leurs itinéraires et de leurs travaux relevant de registres très différents des caractéristiques proches, je me demande si nous ne sommes pas en présence de chercheurs, qui, tout en maîtrisant parfaitement les méthodes érudites de leurs spécialités – appliquées à l'histoire chez Dupront, Godechot et Wolff ; à la philologie romane chez René Nelli ; au droit romain chez Paul Ourliac – ont réussi à dépasser ce stade scientifique pour inventer, fréquemment sous l'influence de l'École des Annales, de nouveaux territoires de recherche particulièrement féconds. Philippe Wolff, auteur en 1952 d'une thèse pionnière sur *Commerce et marchands de Toulouse (1350-1450)* est rapidement reconnu en Europe comme un maître des études économiques et sociales médiévales. Auteur d'une *Histoire de Toulouse* puis directeur d'une *Histoire du Languedoc*, il renouvelle profondément l'approche de l'histoire urbaine et de l'histoire régionale en créant chez Privat la collection *l'Univers de la France*. Alphonse Dupront est l'initiateur d'une écriture précieuse et raffinée capable de comprendre les phénomènes de psychologie religieuse collective les plus complexes. Passionné par le sens du sacré, il tente de l'appréhender de l'intérieur en sondant les reins et les cœurs des croisés du Moyen Age et en saisissant les beautés et les subtilités de l'art de la Contre-Réforme dans l'Europe baroque. Jacques Godechot élargit dans l'espace – de l'Amérique du Nord à l'Europe - et dans le temps - du siècle des Lumières aux révolutions du XIX^e siècle – le concept de Révolution française, sans pour autant négliger les caractéristiques régionales du phénomène révolutionnaire : dans le cadre du bicentenaire de 1789, il lance ainsi chez Privat la collection « Histoire provinciale de la Révolution française ». Par une approche plurielle – anthropologique, ethnologique, philologique – René Nelli enrichit profondément la recherche cathare enlisée depuis l'époque romantique dans les interprétations les plus ésotériques et les plus fumeuses. Quant à Paul Ourliac, son approche ouverte du droit romain débouche sur de nouveaux éclairages de l'histoire sociale du Midi réactualisée par la publication de textes importants comme les *Coutumes d'Agenais*, le *Cartulaire de l'abbaye de Lézat* et les *Fors anciens du Béarn*.

Depuis 1975, la génération du retour en grâce de l'érudition ?

Depuis une trentaine d'années environ, la querelle qui a longtemps agité le monde de la recherche, et que la querelle entre Lucien Febvre et Charles Samaran a paru résumer de manière caricaturale, semble en voie d'apaisement. Les universitaires reconnaissent volontiers qu'il n'est pas de travail scientifique digne de ce nom sans érudition, les érudits chartistes s'ouvrent volontiers aux problématiques de la Nouvelle Histoire en apportant à leur traitement leurs méthodes rigoureuses. C'est dans cette perspective que l'on peut présenter l'œuvre de Jacques Monfrin (1924-1998). De prime abord, il apparaît, à travers ses premières publications, comme le digne héritier de ses illustres prédécesseurs en philologie Paul Meyer et Clovis Brunel. Cependant, Jacques Monfrin n'a jamais cessé de participer à des chantiers relevant de la nouvelle histoire culturelle qui se développe depuis une quinzaine d'années, et qui porte sur les bibliothèques médiévales, la réception de l'Antiquité au Moyen Age, les traductions romanes d'œuvres latines inspirant l'humanisme médiéval, etc.

Cependant une mosaïque de situations aussi variées peut-elle réellement permettre de dégager un ensemble de traits communs à la plupart des historiens issus du Sud-Ouest ou qui y ont fait carrière ?

3. Une écriture méridionale univoque de l'histoire est-elle concevable ?

Existe-t-il ou non une prédisposition des élites du Sud-Ouest à l'histoire, qui leur serait propre, et, d'autre part, peut-on relever, dans les œuvres publiées sur trois siècles par des hommes issus de cette région ou qui lui sont étroitement liés, une sorte de dénominateur commun capable d'être appliqué aux sept générations que nous avons valorisées, et si oui, quel thème serait susceptible de nous aider à proposer une interprétation cohérente de cette historiographie ?

Sur le premier point, on peut se demander si, dans une région, longtemps enclavée au pied des Pyrénées et, de surcroît, éloignée de la capitale et des pôles économiques de développement nationaux – le Nord, l'Est, le sillon rhodanien, etc. - la pratique de l'histoire n'a pas servi d'ascenseur social à des jeunes gens ambitieux et doués, mais auxquels leur région natale était incapable d'offrir des débouchés valorisants en dehors de la fonction publique ?

Une telle explication a le mérite d'être opératoire dès l'Ancien Régime. Nous savons en effet que Bernard de Montfaucon et dom Claude de Vic appartiennent à la noblesse pauvre du Midi et qu'ils n'ont guère d'autre voie pour réussir que la promotion ecclésiastique. A la fin du XIX^e siècle ce schéma social fonctionne très bien pour Jean Guiraud et Charles Samaran. Le premier appartient à une famille modeste. Le second a lui-même expliqué dans ses souvenirs comment, fils d'un vigneron victime du phylloxéra il a été contraint de faire des études secondaires pour échapper à une condition misérable : « Cette enfance heureuse ne fut malheureusement pas de longue durée, et ce fut un drame épouvantable qui vint l'interrompre : le drame du phylloxéra. (...) »

« Ce fut pour beaucoup la ruine, pour tous une situation voisine de la misère, en tout cas de la gêne. C'est pourquoi, un beau jour, nos parents se virent obligés de nous dire, à mon frère et à moi, qu'il était prudent de songer à gagner ailleurs notre vie. C'est pourquoi aussi j'ai dit, et même écrit, que, tout compte fait, il y avait lieu de me considérer comme un sous-produit du phylloxéra.² »

Cependant, le cas de Charles Samaran semble si exceptionnel qu'il est bien difficile d'en tirer des conclusions de portée générale. Les autres auteurs, quand du moins nous possédons à leur sujet des informations précises sur ce sujet, semblent appartenir à des milieux de petite ou de moyenne bourgeoisie plutôt portés aux études, situation qui est loin d'être unique en France : Jean-François Champollion, fils d'un libraire de Figeac, a tout de suite bénéficié de conditions culturelles très favorables. De plus, durant toute sa jeunesse, son frère aîné, Jacques-Joseph Champollion, dit Champollion-Figeac, devinant sa précocité, fut pour lui un mentor très efficace. Napoléon Peyrat et les frères Molinier sont issus de vieilles familles protestantes, qui accordent la plus vive attention aux choses de l'esprit. Jean Jaurès appartient également à un milieu bourgeois, même si sa famille est peu fortunée. Quant à Jacques Madaule, il est fils d'un notaire de Castelnaudary.

Précisément l'exemple de Jean Jaurès pourrait fournir, au moins pour l'époque contemporaine, cette fameuse clef capable de ramener l'ensemble des tendances variées à un seul schéma explicatif : la passion de la politique. La région toulousaine, cœur du Midi rouge, ne peut *a priori* avoir comme historiens que des démocrates avancés, puisant dans le passé, proche ou

² *Ibid.*, p. 27.

lointain, de leur province des arguments forts pour légitimer la cause de la République. L'hypothèse est belle, mais la réalité ne la confirme guère. Certes, les convictions libérales animent les deux frères Champollion, victimes, sous la Restauration, de la répression ultraroyaliste, et les frères Molinier, comme la plupart des réformés de leur époque, sont des républicains convaincus. Cependant ni les uns ni les autres ne furent des militants de l'envergure d'un Jaurès : leur passion scientifique passait avant leur engagement partisan. Seul, et encore avec de multiples réserves, un Napoléon Peyrat, par sa fougue anticléricale et son enthousiasme démocratique, pourrait être comparé au député de Carmaux.

D'autre part, même si le Midi déchristianisé a, sous la Troisième République, la réputation justifiée d'être rouge, il comprend aussi des minorités confessionnelles, qui affichent des sentiments fort peu bienveillants envers la « Gueuse ». Or, Jean Guiraud, retraité de l'enseignement supérieur, devenu rédacteur en chef de *la Croix*, a épousé activement la cause de la Fédération nationale catholique du général de Castelnau et fut un militant zélé de la croisade hostile à la Franc-maçonnerie et au Cartel des gauches ! Paul Ourliac, de son côté, fut, en 1941, membre du cabinet de Jérôme Carcopino, secrétaire d'État à l'Éducation nationale à Vichy, puis, conseiller municipal de Toulouse de 1947 à 1977, siégeant à droite. On pourrait évidemment opposer au comportement réactionnaire du catholique Jean Guiraud l'attitude non-conformiste de Jacques Madaule, démocrate-chrétien engagé à gauche aux côtés d'Emmanuel Mounier et des auteurs de la revue *Esprit*, qui a poussé son progressisme jusqu'à devenir, après la Seconde Guerre mondiale, compagnon de route du parti communiste français. Cependant, là encore son parcours politique, qui de plus se déroule en Île-de-France (il fut maire d'Issy-les-Moulineaux) et non dans le Midi, n'est guère représentatif d'un parcours catholique traditionnel.³

Si la question de l'engagement, loin d'unir nos auteurs méridionaux, renforce leurs divisions, la construction d'une histoire régionaliste, réhabilitant la culture méridionale raffinée du Moyen Age, sauvagement détruite par l'invasion des barbares du Nord lors de la Croisade du XIII^e siècle, pourrait peut-être constituer ce thème fédérateur ?

De fait, un fil rouge semble lier, sur trois siècles, les diverses contributions de nos historiens : dom de Vic et dom Vaissète furent pris à partie par le *Journal de Trévoux* pour leur complaisance supposée à l'égard des hérétiques méridionaux. Dans des registres évidemment très variés et souvent très personnels, Napoléon Peyrat, les frères Molinier, Jean Guiraud et René Nelli ont apporté une imposante contribution à la connaissance et à la compréhension du *Phénomène cathare*. Cependant, là encore, assimiler ces auteurs aux régionalistes de l'extrême gauche occitane, qui, à partir du mitan des années soixante, célèbrent les martyrs de la *Résistance* à l'invasion du Nord, qualifiée d'*Occupation*, serait faire un contresens absolu. Certes, au XIX^e siècle, Napoléon Peyrat et les frères Molinier recomposent avec bienveillance l'histoire des Cathares et soulignent le caractère brillant de la civilisation méridionale étouffée dans l'œuf par Simon de Montfort et ses cruels barons. Cependant, leur ambition n'est nullement de légitimer un nationalisme occitan, mais d'une part d'accabler rétrospectivement l'Église catholique considérée comme responsable des crimes commis par l'Inquisition et le clergé médiéval, et, d'autre part, d'établir une filiation positive entre Albigeois du XIII^e siècle et Protestants du XVI^e. En fils de la Révolution, ils demeurent des patriotes républicains d'autant plus intransigeants que la France sort mutilée de sa défaite devant la Prusse en 1870.

3 Voir de Philippe MARTEL, *Les Cathares et l'histoire. Le drame cathare devant ses historiens (1820-1992)* ; préface de Michel Roquebert, Toulouse, Privat, 2002 et Christian AMALVI, « Usages politiques du Moyen Age en France de 1970 à 2004 », dans : Maryline CRIVELLO, Patrick GARCIA, Nicolas OFFENSTADT (dir.), *Concurrence des passés. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2006, p. 204-205 *Le temps de l'histoire*.

Par ailleurs, René Nelli, fin connaisseur des doctrines cathares, n'a pas davantage cherché par ses savants travaux philologiques à s'engager en faveur d'une cause régionaliste, mais à sortir le catharisme de l'ornière ésotérique où il était englué pour le restituer au champ de la recherche scientifique. Toutes proportions gardées, c'est la même intention qui guide Philippe Wolff lorsqu'il fonde chez Privat, en 1965, les *Cahiers de Fanjeaux* : démythifier une histoire obscurcie depuis cent cinquante ans par les fantasmes et les reconstructions idéologiques et religieuses les plus hasardeuses et les plus anachroniques...

Le seul auteur de notre corpus, qui pourrait se détacher de cette vision scientifique pour préfigurer l'historiographie militante des années soixante-soixante-dix, est Jacques Madaule : son ouvrage *Le drame albigeois et le destin français* publié en 1962, réédité en 1973 sous le titre *Le drame albigeois et l'unité française*, a certainement contribué à vulgariser le thème sensible de la « colonisation » du Midi par le Nord. Cependant, cet exemple unique ne suffit pas à faire du régionalisme un dénominateur commun aux travaux de nos historiens, d'autant qu'une région comme la Bretagne a certainement, sur le plan-là, des arguments plus pertinents à faire valoir...

Si l'engagement politique et régionaliste ne permet pas de dégager une problématique commune, ne convient-il pas, en dernière instance, d'invoquer comme fil rouge l'intérêt très vif que la plupart de nos historiens partagent, souvent de manière contradictoire, pour les questions religieuses, passion qui n'est elle-même que le reflet naturel d'une histoire particulièrement tourmentée et violente, et, qui sur ce plan-là du moins semble propre au Midi : dom Vaissète par exemple fut inquiet pour ses opinions jansénistes ; Napoléon Peyrat métamorphose Montségur en une sorte de Mont Sinai cathare, voire de Golgotha albigeois ! Tandis que les frères Molinier, on l'a déjà souligné, cherchent à établir un lien quasi-familial entre les Albigeois et la communauté réformée à laquelle ils appartiennent, Jean Guiraud, lui, tisse une inquiétante généalogie diabolique entre Albigeois, francs-maçons, anarchistes, libres penseurs et socialistes ! De manière plus positive, on peut vraisemblablement déceler dans l'engouement d'Alphonse Dupront pour l'art baroque italien un lointain écho de sa connaissance des chefs-d'œuvre baroques du Midi toulousain, expression d'une Contre-Réforme active dans le Sud-Ouest, qu'il avait pu admirer dans sa jeunesse passée au pied des Pyrénées ?...

Dans ce bref essai, conscient des multiples lacunes du *Dictionnaire biographique des historiens*, je n'ai pas eu la vaine prétention de dresser un panorama complet de l'historiographie d'un grand Sud-Ouest à l'époque moderne et contemporaine, mais, plus modestement, j'ai tenté de rendre hommage à quelques brillantes étoiles qui ont éclairé le Midi toulousain pendant trois siècles, et, surtout, de poser les jalons d'un chantier collectif qui reste encore à entreprendre...

Christian AMALVI
Université Paul-Valéry-Montpellier-III

Monsieur Christian AMALVI, professeur d'histoire contemporaine à l'université Paul-Valéry de Montpellier, en plus du *Dictionnaire biographique des historiens français et francophones de Grégoire de Tours à Georges Duby*, La Boutique de l'Histoire, Paris, 2004, qui fait l'objet de cette *Petite Bibliothèque n° 150*, a publié précédemment à la Boutique de l'Histoire :

- *Répertoire des auteurs de manuels scolaires et de livres de vulgarisation historique de langue française de 1660 à 1960*, 2001.

- *Le goût du Moyen Âge*, 2^e édition, 2002.

